

Les prodiges commencèrent en plein hiver

lorsque la neige se mit à tomber, couvrant rapidement les rues et les toits du village. Tout au long de la nuit, on n'entendit pas un chien aboyer, ni un pleur d'enfant. Au matin, les coqs ne chantèrent pas comme de coutume ; ils semblaient s'être trompés d'heure, ou avoir oublié leur chant. Les gens craignaient d'ouvrir leur porte et de sortir dans la cour. Ils restaient couchés sans comprendre ce qui se passait, ni quelle force magique les empêchait de venir à la fenêtre regarder les flocons tomber sans trêve. Puis on entendit un appel funèbre : « Venez voir ! Les rosiers ont fleuri dans la cour de la mosquée ! » Les rosiers ont fleuri ? pensai-je, surpris. Je me levai, me vêtis et m'approchai de la fenêtre.

Les hautes portes des maisons du village se mirent à grincer ; tous se dirigèrent vers la mosquée. En effet, les rosiers qui poussaient dans la cour de la mosquée avaient fleuri, comme si l'on eût été au printemps et non en hiver. Les branches étaient couvertes de fleurs et de feuilles vertes. Même si la neige qui ne cessait de tomber les recouvrait, on distinguait nettement les feuilles et les roses à peine écloses. « Ce sont des signes par lesquels Dieu nous indique quelque chose ! » marmonna une vieille près de moi. Nous restions tous à trembler dans la cour de la mosquée, sans avoir ni la force ni l'audace d'approcher de ces rosiers d'où émanait un doux parfum. Seule, Fatkë la

magicienne alla cueillir une rose à peine éclosée. Elle en serra les pétales dans sa main ; lorsqu'elle la rouvrit, ses doigts avaient rougi, et des gouttes couleur de sang se mirent à perler. « Oui, c'est du sang parfumé ; les roses ne s'ouvriront plus jamais dans notre village ! » fit-elle en regardant les villageois hébétés, qui se mirent à verser des larmes. La sinistre lamentation se répandit dans tout le village.

Mais les choses ne devaient pas en rester là. Des cris se firent entendre en contrebas du village, au bord de la rivière, empêchant les villageois de réfléchir aux roses ouvertes en plein hiver ; tous coururent là-bas. Et que virent-ils : les flots noirs roulant des serpents crevés à la surface des eaux comme s'il se fût agi de vulgaires boyaux remplis de sable. Les eaux charriaient aussi des lézards à la gueule béante, et des escargots qui s'étaient lovés au fond de leur coquille dans l'espoir d'en réchapper. « Oh, Seigneur ! » bredouillai-je, en regardant ces reptiles crevés qui encombraient la rivière. « N'oubliez pas : cette année, nous verrons une Saint-Georges sans jeunes pousses ! » gronda Fatkë la magicienne. Remontant sa chemise, elle entra dans l'eau. Les villageois lui crièrent de revenir, mais elle ne prêtait nulle attention à leurs cris. Saisissant un serpent crevé, elle le tint en l'air, lui arracha les crocs et le dépouilla avec une maîtrise surprenante. « Je savais bien que cette saloperie viendrait envahir nos prairies et nos champs ! » murmurait-elle en arrachant la peau d'autres serpents qu'elle attrapait puis fourrait dans les poches de son gilet. Au bord de la rivière, les villageois ébahis ne comprenaient même pas ce qui se passait. Des frissons de peur s'étaient emparés de tous... Ils sanglotaient sur la berge. Au bout d'un certain temps, Fatkë la magicienne sortit de la rivière, de nombreuses peaux de serpent pendues à son cou et à ses mains. « Rentrez chez vous ! Demandez-vous pardon pour vos offenses car tout est fini pour nous ! Nous devons tout reprendre au début ! » lança-t-elle aux villageois hébétés avant de partir. Les villageois se dévisageaient, puis se tombaient dans les bras en regrettant leurs offenses et les querelles qu'ils avaient eues. Ils rentrèrent, persuadés que jamais, plus jamais leur vie ne reprendrait le cours d'antan, que le village n'entendrait plus le rire joyeux des enfants, ni le grondement du tambour et la voix mélancolique des clarinettes qui proclamaient l'ouverture des noces au cours des automnes passés.

Les prévisions de Fatkë la magicienne se réalisèrent. Le jour de la Saint-Georges vint, mais les saules qui bordaient la rivière oubliaient de verdier comme les années précédentes ; ils étaient secs, les pauvres, de même que tous les autres arbres. La veille de la Saint-Georges, les femmes du village descendirent à la rivière, le soir, comme le voulait la coutume de notre village, mais sans trouver de quoi tresser des couronnes à passer au cou des veaux, à poser aux portes des maisons ou à accrocher sur les barattes dans lesquelles elles battaient le babeurre. Au lieu d'herbage, les prairies, les champs et les collines étaient couverts d'une plante bizarre en forme de champignon qui répandait une odeur déplaisante. Toute la campagne était envahie de champignons violacés parsemés de taches jaunes. La terreur nous assaillit tous. Les femmes remontaient en pleurant de la rivière où elles avaient voulu se préparer pour la Saint-Georges. Même les hommes sanglotaient sur le seuil de leur maison. J'eus du mal à retrouver Habine, ma femme, sur la berge. Assise, elle sanglotait en silence, maudissant ces champignons qui poussaient à la place de l'herbe et des fleurs du printemps.

Aucun arbre ne verdit. Seul l'amandier de la colline du Garde avait vu ses branches se couvrir de fleurs noires rappelant ces champignons dont les champs étaient pleins. Des branches de l'amandier dégouttaient un suc noir qui s'évaporait en touchant le sol. « Voilà ! Le jour est venu où il faudra étancher notre soif en buvant notre pisser, tandis que des gouttes de sang rouleront sur nos joues en guise de larmes ! » marmonnait Fatkë la magicienne, tout en creusant une fosse dans sa cour pour y enfouir les peaux et les crocs des serpents ; après l'avoir comblée, elle se mit à gémir : « Seigneur, tu nous as toujours condamnés les premiers ! Mériterons-nous un jour ta pitié, pourrons-nous rire, nous réjouir comme les autres ? »

La Saint-Georges fut comme un jour de deuil : ni les plaintes des femmes ni les sanglots des enfants apeurés ne cessèrent. Les hommes du village ne sortirent pas dans les rues comme d'habitude ; ils restaient à la maison comme s'ils attendaient quelque chose d'important. Vers midi, un brouillard épais envahit le village. On ne voyait plus rien, ni les oiseaux qui croassaient, surpris par cette soudaine obscurité, ni les femmes qui se lamentaient. Des cris résonnaient à travers le village. Les parents s'égosillaient à appeler leurs enfants restés dehors. Les vieilles

s'arrachaient les cheveux en priant Dieu de sauver le village de cette horreur soudaine. Personne n'aurait su dire comment ce brouillard si dense s'était répandu, ni d'où il venait. Personne n'avait jamais vu un tel brouillard ; il était dense à ne pas distinguer sa propre main, et saturé d'humidité. Le pire fut qu'il se répandit dans les maisons et parmi les hêtraies où beuglaient les vaches et le bétail apeuré. Les lampes allumées en toute hâte ne parvenaient même pas à briller.

« Soufflez tous vers le ciel pour disperser ce brouillard ! » grondait Balan le fou qui, seul, semblait ne pas redouter cette sinistre noirceur. « Que se passe-t-il ? » me demandait ma femme pelotonnée contre moi. Pourquoi ne pas le reconnaître ? Je ne savais que répondre. Pour moi aussi, tout cela restait une énigme. « À l'aide, à l'aide... ! » pleura une voix d'enfant dans notre cour. Puis on entendit un bruit d'éclaboussures et des gémissements sinistres. Apparemment, l'enfant qui appelait à l'aide était tombé dans notre puits profond, resté ouvert en plein milieu de la cour. « Quelle horreur ! Seigneur, pourquoi nous laisser sans lumière ? » gémissait ma femme en donnant le sein à notre fillette de quelques jours. Puis ce furent des coups frappés à notre portail. « Vas-tu sortir pour voir qui frappe ? demanda ma femme. Je t'en prie, ne t'éloigne pas ! J'ai peur de ce brouillard !

– Reste avec les enfants et ne t'en fais pas. Je serai bientôt de retour. Je n'aurai aucun mal à m'orienter dans le noir. Tu sais que je connais le village comme ma poche ! » répondis-je, et je me dirigeai vers le portail sans prêter plus d'attention à ses prières. À peine dans la cour, la peur me saisit. Ce qui m'effrayait le plus, c'étaient ces cris sinistres qui résonnaient de toutes parts dans le village. « Ce brouillard noir, c'est tout ce que vous méritez ! Soufflez tous pour échapper aux ténèbres ! » hurlait sans arrêt Balan l'idiot, sa voix dominant les autres. Là-haut sur les collines, on entendait les appels des enfants que le brouillard avait surpris avec le bétail. Leurs appels résonnaient dans les rues : « Maman, au secours !

– Mon fils, mon petit, où es-tu ? », hurlaient les femmes sans oser sortir. Je me dirigeai vers le portail. Mes jambes tremblaient. « À l'aide ! » bredouilla quelqu'un près de moi. Je savais que j'étais proche du puits. La voix affaiblie d'un enfant résonna au fond : « À l'aide, je me noie ! » Je m'avançai. Trébuchant sur une pierre, j'atterris sur un bout de bois qui tomba dans le puits.

J'entendis un « plouf ! » bruyant et un léger « oh ! » d'enfant. « Tu m'entends ? Tu es encore vivant ? » demandai-je à l'enfant tombé dans le puits. Aucune réponse, pas un cri qui eût témoigné de ce qu'il avait entendu mon appel. Je me remis debout, certain de ne pouvoir venir en aide à l'enfant dans le puits, certain que personne ne pouvait m'aider moi-même dans ces sinistres instants. J'entendais ma femme appeler : « Reviens ! Je t'en prie, ne me laisse pas seule ! » Mais je ne pensais pas rentrer. D'ailleurs, l'aurais-je voulu que je n'aurais même pas pu le faire, car je n'avais pas conscience de l'endroit où j'allais. « Hommes, tas d'imbéciles sur cette terre, ne hurlez pas tous en même temps, mais un par un ! Que je puisse vous entendre tous, et Dieu aussi ! » criait à pleine voix Balan, l'idiot du village. Puis un grondement se fit entendre et tous se turent, terrifiés. Seuls les oiseaux croassaient de plus belle sans savoir où voler. Sortant dans la rue, je heurtai un homme de haute taille. « Qui est là ? demandai-je en l'attrapant par les épaules.

– Balan ! » me répondit celui que j'avais devant moi. C'était l'idiot du village qui avait l'habitude de courir les rues sous les quolibets des adultes et les pierres que lui lançaient les enfants. « Où êtes-vous cachés, pourquoi ne me jetez-vous plus de cailloux, sale racaille à face humaine ? Vous avez peur, hein ? hurla-t-il en s'éloignant dans le noir.

– Arrête, Balan, je veux te demander quelque chose ! lui criai-je.

– Moi seul, je sais ce qui se passera quand ce brouillard noir qui vous flanque la trouille se sera dispersé !

– Dis-moi ce qui arrivera, Balan !

– Les grands peupliers sécheront et les femmes mettront au monde des enfants sourds-muets ! Les nouveau-nés ne pleureront plus jamais dans ce village ! » J'entendis les malédictions d'une femme, sûrement adressées à Balan, qui marchait tout près de moi : « Que la foudre te brûle, qu'elle assèche cette langue maudite ! » J'écrasai la queue d'un chien que je n'avais pas vu dans le noir. Il me mordit à la jambe puis fila en hurlant et en donnant de la gueule contre les débris des hautes murailles.

Du haut de la colline qui surplombait le village, on entendait les voix plaintives des enfants : « Venez à notre secours ! Les loups vont nous manger !

– Vous manger ! Et alors ? Vous avez passé votre vie à me

chasser à coups de pierres, vous vous souvenez ? ricana Balan, à présent plus loin de moi.

– Ma mère, oh, maman... ! hurlait une fillette.

– Où es-tu, ma fille ? reprenait en écho la voix d'une femme dans le noir.

– Ici, à la source, maman ! Je ne sais de quel côté aller !

– Reste là, mon petit cœur ! Ne bouge pas tant que ce maudit brouillard ne sera pas dissipé !

– Balan, Balan ! appelai-je en cherchant à me rapprocher de lui.

– Rien à faire ! Maintenant, vous avez tous besoin de Balan, vous me cherchez tous, ô froussards ! Vous avez tous besoin de Balan, car il est le seul à ne pas craindre le brouillard ! entendis-je au loin.

– Balan, Balaaaannnn... ! » se mirent à crier tous les villageois. Réjoui de cet appel au secours, il se mit à rire. « Ha, ha, ha, ha, ha ! Je vous avais bien dit, malheureux, que vous deviez souffler de toutes vos forces pour dissiper ce brouillard épais. Vous ne m'avez pas écouté ! Qu'avez-vous à m'appeler maintenant ?

– Balan, pars dans la montagne et sauve nos enfants ! le suppliaient les femmes en sanglots.

– Sauver vos enfants ? Cette sale engeance qui ne me laisse jamais en paix ? Ha, ha, ha, ha, ha... ! Vous rêvez, bande d'idiotes ! Les loups n'ont qu'à bouffer vos gosses, personne n'en veut ; d'ailleurs, il en naît un par jour !

– Balan, idiot parmi les idiots, viens par ici, j'ai quelque chose à te demander ! » appela quelqu'un derrière moi. Le rire fou de Balan résonnait à travers le village : « Ha, ha, ha, ha, ha ! » Cela faisait plusieurs années qu'on l'entendait, sans que quiconque sût d'où Balan venait et où il passait ses nuits. On racontait qu'il dormait près de la haie du cimetière, perché sur un chêne dont il disposait les branches en forme de lit. Certains affirmaient qu'il se nourrissait de sangsues et d'écrevisses vivantes pêchées dans la rivière.

Soudain, un léger vent se mit à souffler. Les hautes branches des peupliers se mirent à frémir. « Pffft, vous n'avez pas honte ! À rester cachés chez vous comme des lièvres qu'on aurait tondu ! » ne cessait de hurler Balan.

Faisant l'effet d'une caresse longtemps attendue, la brise

fraîche se mit à chasser du village le sombre brouillard. Petit à petit, il se dissipa et l'on commença à distinguer les ombres des gens assis sur le rebord des murs et qui ne savaient pas où aller. « Seigneur, merci de nous avoir sauvés ! » criaient les femmes en jouissant de la lumière qui revenait. Les rues se couvrirent d'enfants et d'adultes, tandis que le soleil se remettait à darder ses rayons sur le village comme avant. Les mères serraient leurs enfants contre elles. Les villageois, qui se tombaient dans les bras des uns et des autres avec ravissement, entendirent résonner un cri : « Pourquoi vous réjouir ? Vous ne pensez tout de même pas être sauvés ? » Tous cherchèrent d'où venait cette voix et virent Balan en folie, perché en haut d'un peuplier. Assis sur une branche, il riait.

« Descends, Balan, tu vas te tuer ! suppliaient les villageois.

– Vous n'êtes que des froussards ! Où étiez-vous tout à l'heure ? Cachés dans les jupons de vos femmes ! Ha, ha, ha, ha, ha... ! » ricanait-il bruyamment en contemplant les gens rassemblés. « La la la, la la la li... » Il tirait la langue pour se moquer d'eux qui le regardaient. « Laissez-le se rompre le cou ! » dit Fatkë la magicienne en faisant signe aux villageois de partir.

« Laissez-le se rompre le cou ! raillait Balan d'en haut, amenuisant sa voix pour imiter celle de Fatkë. Je vous pisse dessus, bande de reptiles ! Comme ça ! » Et il se dressa sur ses jambes pour compisser les villageois. Soudain, sa voix défailloit, et il vint s'écraser au sol comme un vulgaire sac. Ceux qui se trouvaient près de son point de chute affluèrent pour lui porter secours. Or Balan n'avait plus besoin d'aide. Il mourut avant que l'on eût épongé le sang qui ruisselait de son nez et de sa bouche. De ses poches, on tira des serpents et des lézards qu'il avait capturés en se promenant par les rues du village.

Les toits étaient mouillés comme s'il avait plu. Les oiseaux volaient dans le ciel comme si de rien n'était. Je pressais le pas pour rentrer, lorsque je me souvins de l'enfant tombé dans le puits. À peine arrivé, j'aperçus deux mains ensanglantées cramponnées à la margelle ; il tentait de sortir. M'approchant, je saisis ces petites mains. Aidant l'enfant à s'extraire du puits, je me réjouis lorsque je pus le tirer au dehors. Je ne l'avais jamais vu dans notre village. « À qui es-tu et comment t'appelles-tu ? » lui demandai-je. Il avait le visage écorché et sa tête saignait. « Tu ne me reconnais pas ? demanda-t-il d'une voix plaintive.

– Non, répliquai-je.

– Vraiment, tu ne me connais pas ? » demanda-t-il encore, surpris. Je m’agenouillai devant le gamin et soudain, ce visage barbouillé de gouttes de sang me parut familier. « Si, si... ! » commençai-je à bredouiller en caressant ses joues, mes joues d’autrefois, en fait, mes joues qui dataient d’un temps où je croyais les ténèbres à jamais disparues de notre village. Je pris l’enfant dans mes bras et l’emmenai à la rivière. Une curieuse douleur m’enserrait la poitrine et m’empêchait de reprendre souffle. « On va s’asseoir au bord de la rivière pour se reposer, lui dis-je en pressant le pas.

– Si tu veux ! Je vois que tu es très fatigué, fit l’enfant en approchant son visage du mien.

– Je suis fatigué, c’est vrai, mais que faire ? » murmurai-je. Je m’assis près de la rivière et le sommeil me prit brusquement. Plus tard, ma femme Habine vint me réveiller : « Rentre ! Tu ne vois pas qu’il est tard ? » Nous revînmes au village. Le dos de mes mains était taché de sang. « Tu t’es écorché ! me dit Habine en apercevant les taches de sang sur tout mon corps.

– Oui, ce sont de vieilles écorchures qui datent de mon enfance et des plaies qui ne cessent de saigner », lui répondis-je, et nous poursuivîmes notre chemin en silence.

À la nuit tombante, nous entendîmes des cris et un fracas assourdissant dans la rue qui longeait notre maison. Je sortis dans la cour, et que vis-je : les villageois avaient rempli leurs charrettes de tout le bric-à-brac de leurs maisons et se dirigeaient vers la sortie du village. Les enfants pleuraient, les vaches meuglaient, les femmes s’arrachaient les cheveux, les chèvres bêlaient et les chiens aboyaient comme des fous. Seigneur, avaient-ils perdu la tête ? « Où allez-vous ? » demandai-je à un homme qui passait près de moi, en le prenant par le bras. Il dégagea sa main, sans me regarder. « Mais vous êtes fous ! N’abandonnez pas le village. Nos champs et nos pâtures vont reverdir. Même les saules près de la rivière vont bourgeonner comme autrefois ! » On eût dit que personne n’entendait mes cris. « Ils partent, Seigneur, ils partent, silencieux, comme pour un enterrement », pensai-je, et je restai interdit. Ils partaient, en effet ; les sanglots des enfants se faisaient de plus en plus lointains. Au bout d’un moment, on n’entendit plus qu’un chant plaintif que chantaient les filles de mon village. Le son de la flûte

résonna encore longtemps de toutes parts. « O voix que j'aime, ne vous entendrai-je plus jamais ? » balbutiais-je en parcourant les rues du village. J'entrai dans chaque maison tour à tour avec l'espoir que quelqu'un était resté, qu'ils n'étaient pas tous partis, mais sans rencontrer âme qui vive. De temps à autre, un chat oublié par ses maîtres filait, tenant dans sa gueule un morceau de viande séchée. Je revins chez moi avant l'aube. « Habine, ils sont tous partis ! Ils ont abandonné le village ! » dis-je à ma femme qui sanglotait, assise sur le lit. Les enfants dormaient. Samal tenait embrassé son frère Adum, malade, en le serrant fort sur sa poitrine. Née quelques jours plus tôt, Ymre, ma fille bien-aimée et tant désirée, remuait les lèvres et les mains. « On y va aussi ? fit Habine.

– Où ? lui demandai-je.

– Là où l'on sait encore rire !

– C'est très loin de chez nous, mon amour !

– Partons, nous aurons peut-être la chance de trouver un endroit de ce genre ! » Ne sachant que faire, je sortis dans la cour. Je recouvris le puits d'une pierre plate en marmonnant sans cesse : « Nous reviendrons ! Nous sommes souvent partis d'ici pour y revenir. Chaque fois que ce sera possible, nous reviendrons boire l'eau là où tous nos ancêtres l'ont bue. Nos prairies refleuriront, car nous les avons irriguées de notre sueur et de notre sang ! » Puis j'aidai Habine à rassembler nos affaires ; vers le soir, nous fûmes prêts à partir. Nous chargeâmes l'âne, sur le bât duquel j'installai aussi Samal, notre fils aîné. Je portais Adum, malade, dans mes bras et l'embrassai sans arrêt. Habine marchait derrière moi en serrant la petite Ymre contre elle. « En route, lancai-je.

– Pour où ? me demanda-t-elle.

– Papa, emmène-nous là où l'on trouve des fleurs pour tresser des couronnes ! bredouillait Adum.

– Je connais un endroit où nous pourrions vivre longtemps sans être trop loin du village » murmurai-je, et nous nous mîmes en route. Je me souvenais d'une grotte profonde, entourée de chênes centenaires, en pleine forêt. Aucun villageois n'allait couper son bois dans cette forêt, car c'était un grand pêché de brûler le bois de la prébende. J'étais sûr que peu de villageois connaissaient l'existence de cette grotte.

Il ne nous fallut guère de temps pour pénétrer au cœur

de la forêt. J'avais du mal à m'orienter dans la pénombre, mais je finis par retrouver le chemin qui menait à la grotte. Soudain, j'entendis un bruit. Plus nous approchions, plus il augmentait. Près de l'entrée, tout devint clair : les cris, les pleurs et les mugissements des animaux venaient des profondeurs de la grotte. Nous entrâmes, et qu'est-ce que nous vîmes ? La grotte était pleine de gens et d'animaux domestiques ; des bougies allumées éclairaient le sous-sol sombre. C'étaient les habitants de mon village. « Je savais que tu nous rejoindrais, me dit Fatkë la magicienne en m'aidant à décharger l'âne et en prenant mes balluchons.

– Vous aussi, vous êtes là ? demandai-je, surpris.

– Où pourrions-nous nous abriter ailleurs ? Non, nous ne sommes pas si loin du village ! Dès que ce sera possible, nous reviendrons dans nos cabanes soudain envahies par le silence et la tristesse. »

Fatigué, Adum s'était endormi. Je le déposai doucement sur une peau de brebis qu'Habine avait étendue près d'une pierre. Ymre se mit à pleurer. Assis autour d'un feu, quelques gamins chantaient. Samal se rua vers eux ; je n'eus pas le temps de voir d'où il tirait cette harpe sur laquelle ses doigts tendres se mirent à courir. Les accords majestueux qui en sortaient résonnaient à travers la grotte illuminée par des centaines de bougies. Les jeunes filles se levèrent et se mirent à danser. Leurs chemises blanches, brodées de soie et de perles, flottaient à chacun de leurs mouvements. Oh, quel spectacle grandiose c'était ! De leur voix sonore, les enfants accompagnaient le chant, tandis que les nourrissons cessaient de pleurer. Hommes et femmes, tous proclamaient : « Seigneur, tu nous aimes ! Ne permets pas que nous oublions nos chants où sont gravées nos souffrances et nos peines séculaires !

– Nous reviendrons ! On ne peut effacer notre descendance ! » marmonnait Fatkë la magicienne. Des rochers en surplomb, se mirent à perler des gouttes d'une eau claire comme les larmes. Elles tombaient sur le visage des enfants endormis. Sous le charme de la harpe et des voix qui chantaient, pleines d'émotion, les ânes et les autres bêtes se terraient dans le recoin le plus sombre de la grotte. Puis une lumière aveuglante rayonna dans la grotte. « Voici celui que nous aimons ! » rugirent hommes et femmes. À l'entrée de la grotte se profila la silhouette

d'un homme de haute taille à la barbe blanche, drapé dans un tissage multicolore. « Ne laissez pas s'éteindre votre espoir ! Tout a commencé dans une grotte, et c'est là que tout finira. Gardez toujours votre noblesse et votre courage comme les plus précieux de vos trésors ! » dit-il, puis il disparut comme s'il n'avait jamais existé. Après qu'il eût disparu, le silence et une lassitude affolante s'emparèrent de nous. Tous s'affaissèrent, pris de sommeil. Je restai seul éveillé, à ruminer de sombres pensées. Je suis toujours là, assis en tailleur près des gens de mon village, et j'attends leur réveil pour que nous rentrions chez nous.